

qu'ils avaient pu saisir toute la suite et tout l'enchaînement de la savante réplique !

L'abbé Moreau avait une de ces organisations exceptionnelles qui se rencontrent de temps à autre à de rares intervalles. Il réunissait un nombre remarquable de qualités diverses, même opposées. Quand deux ou trois de ces talents se trouvent chez un individu, on le remarque, on le signale. Il passe pour un homme plus qu'ordinaire.

Mais que dire d'un homme qui aborde tout à la fois avec succès : philosophie et musique, peinture et linguistique, histoire, théologie, botanique, voire même *photographie* ? C'est quelque chose de merveilleux !

Comment expliquer ce mystère d'un philosophe qui, après s'être longtemps absorbé avec délices dans l'étude sèche des principes de la logique ou de la métaphysique, se livre ensuite avec plaisir à l'étude sentimentale de la musique ? Comment expliquer le mystère d'un homme qui laisse la palette du peintre, qu'il affectionne, et avec laquelle il fait d'excellents tableaux, pour se jeter avec passion sur l'étude d'une langue étrangère, comme l'italien, l'allemand, le grec, le latin, l'hébreu, l'abénakis ?

J'ai souvent surpris notre abbé à lire des ouvrages d'astronomie en langue italienne. Il possédait cette langue à tel point qu'il traduisait, il y a quelques années, pour les journaux du pays, de longs et savants articles de la *Civiltà Cattolica*.

On a dit et on redit encore que la faculté dominante de notre ami était un esprit philosophique, c'est possible. Je crois cependant pouvoir affirmer, de mon côté, que le sentiment artistique existait chez lui à un haut degré. A voir les peintures qu'il a exécutées, et la manière dont il touchait l'orgue, on peut conjecturer avec raison que, sous des maîtres et avec un long travail, il serait allé très loin dans ces deux arts.

En entrant dans sa chambre, on se serait cru dans l'atelier d'un peintre de profession. On voyait, suspendus aux murs, de jolis et gracieux paysages de Nicolet, dus à son inspiration et à son pinceau. On remarquait aussi une belle copie d'une des Vierges de Raphaël, et une autre de sainte Thérèse, toutes deux faites de sa main.

Quelqu'un lui ayant demandé un jour où il avait étudié la peinture, il répondit avec un petit air moqueur « qu'il n'avait rien appris de personne, et qu'en conséquence il devait avoir la gloire d'une seconde invention de cet art. »

Sur l'orgue ou sur le piano, il exécutait des pièces passablement difficiles. Il se faisait remarquer surtout par certaines improvisations heureuses, qui décelaient chez lui une veine riche, comme dit Horace. Il lisait très facilement la musique et goûtait vivement la beauté musicale des grands maîtres. Il avait étudié Mozart, Haydn, Beethoven, Handel, Rossini, Mendelssohn, etc., etc. Il dissertait sur le mérite et le caractère de chacun comme sur les principes de la *Somme*, comme sur le mécanisme des langues. Il paraît qu'il avait aussi fait l'essai du royal instrument nommé violon. Mais il n'avait pas réussi là comme sur le clavier.

Il me disait, un jour, qu'il avait essayé de jouer de l'archet, mais que, ne se sentant pas dans le temps de dispositions pour cet instrument, il remettait à le faire *plus tard*. Heureusement qu'il est mort sans avoir accompli son projet !...

A suivre

NOS GRAVURES

LE DUEL BOULANGER-FLOQUET



LA suite de l'incident qui se produisit à la Chambre des Députés—incident dont nos lecteurs connaissent les péripéties—M. Floquet, président du Conseil des ministres, constitua pour témoins MM. Clémenceau et Périn, députés. Ceux-ci se mirent en correspondance avec MM. Le Hérissé et Laisant, représentant le général Boulanger, et, d'un commun accord, il fut décidé qu'une rencontre était inévitable.

Le combat fut fixé au lendemain matin, à dix heures, dans la propriété de M. le comte Dillon, ami intime du général, et l'arme choisie, l'épée.

Ce duel, ainsi qu'on le sait, a eu pour le général une fatale issue.

Voici comment les choses se sont passées :

Les deux adversaires sont arrivés quelques minutes avant dix heures, accompagnés de leurs témoins. Le général Boulanger avait amené avec lui le Dr Labbé, et M. Floquet le Dr Monod, chirurgien.

La rencontre a eu lieu au fond du jardin, dans un endroit qui sert de manège à Mme la comtesse Dillon. Le sort avait placé le général au milieu du manège, tournant le dos à la maison d'habitation. La direction du combat était échue à M. Laisant. Les épées de M. Floquet furent mises en main des combattants.

Les témoins du président du conseil avaient exigé que les adversaires fussent obligés, après le fer croisé, avant le commandement : « Allez, messieurs, » de faire un pas en arrière ; mais le général Boulanger, sans se conformer à cette convention, a chargé M. Floquet avec une ardeur voulue.

M. Boulanger, en effet, avait déclaré d'avance qu'il voulait un combat sérieux, et qui ne se terminât pas par une piqure légère—et selon la formule—sur l'avis des médecins. Il avait, en outre, fait déclarer par ses témoins qu'il ne voulait pas de réconciliation après le combat.

M. Floquet, dont l'attitude a été d'une correction indiscutable, a montré qu'il avait une grande habitude de tirer. En effet, avant de prendre l'épée, il a fait plusieurs appels du pied en tâtant le sable, qui rendait le terrain très mauvais.

L'attaque a été tellement violente que M. Boulanger, d'une part, a glissé et est presque tombé à genoux, pendant que M. Floquet perdait l'équilibre. Quand on a remis en position les deux champions, le général était blessé à la main et M. Floquet à la jambe.

Les épées étant fausses, on a dû prendre celles apportées par le général Boulanger pour continuer le combat. A la deuxième reprise, le général Boulanger a bondi de nouveau sur M. Floquet.

M. Floquet a été touché à la fois au-dessus du sein droit et à la main gauche, et c'est en parant le coup droit que lui envoyait le général Boulanger qu'il a enfoncé son épée de sept centimètres dans la gorge du général, entre la jugulaire et la carotide. C'est le nerf phrénique, qui intéresse directement le poumon et le diaphragme, qui a été atteint.

L'épée est même restée dans la plaie. Malgré sa blessure, le général Boulanger voulait continuer.

— Je veux continuer... je veux continuer ! s'écriait-il.

Mais les médecins l'en ont empêché, et ses témoins l'ont conduit, la chemise inondée de sang, dans la demeure du comte Dillon, dont le blessé a pu franchir les six marches du perron.

A ce moment, les médecins ont dû intervenir énergiquement pour empêcher le général Boulanger de se faire transporter chez lui, rue Dumont-d'Urville.

Aujourd'hui, le général Boulanger est complètement remis de sa blessure et peut vaquer à ses affaires.

LES VOILÀ QUI PASSENT !

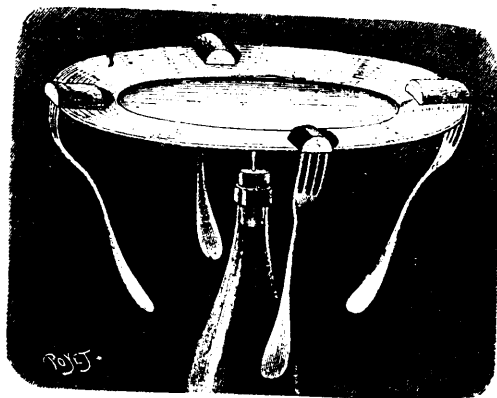
« C'est le maître d'école qui a fait la puissance militaire de l'Allemagne, » disait-on après Sadowa et après la guerre de 1870.

C'est sans doute en souvenir de cette appréciation tant de fois commentée que M. Jean Brunet a composé l'intéressante scène que reproduit notre gravure.

C'est à la fin de l'occupation prussienne, à l'époque de la délibération du territoire français : attirés par le bruit d'un régiment en marche, les enfants sortent de l'école, et, groupés autour de l'instituteur, ils regardent passer ceux qui ont écrasé leur père sous le nombre, ceux qui ont envahi le sol sacré de la Patrie.

Jamais ils n'oublieront ce spectacle ; jamais ne s'effacera de leur mémoire le souvenir de ce régiment vainqueur qui lourdement traverse la cité. Mille pensées se lisent sur leurs jeunes visages curieux ; l'angoisse patriotique, le désir de la vengeance, la volonté de travailler au relèvement de la France.

SCIENCE AMUSANTE



L'ASSIETTE SUR UNE AIGUILLE

Nous avons vu, dans les cirques et théâtres, les équilibristes faire tourner au bout d'un bâton pointu des assiettes, saladiers et autres ustensiles de ménage ; la plupart du temps ces objets sont en bois ou en métal, et leur équilibre, dû seulement à la force centrifuge, cesse dès que le mouvement de rotation n'est plus assez fort pour vaincre l'effet de la pesanteur.

Mais voici le moyen, pour nos lecteurs de la *Science Amusante*, de faire tenir une assiette en équilibre stable sur la pointe d'une aiguille, et même de lui imprimer un mouvement de rotation sur ce pivot délicat.

Fendez 2 bouchons suivant leur axe, et, à l'extrémité des 4 morceaux ainsi obtenus, plantez 4 fourchettes, formant avec l'entaille plane que vous avez faite un angle un peu inférieur à l'angle droit. Posez les 4 bouchons ainsi préparés tout autour de l'assiette, et à égale distance les uns des autres, en ayant soin que les dents des fourchettes s'appuient contre les bords de l'assiette, ce qui évite leur balancement.

Le système ainsi disposé pourra se tenir en équilibre sur la pointe d'une aiguille dont la tête aura été enfoncée dans le bouchon d'une bouteille ; en agissant avec précaution pour éviter tout glissement, vous pouvez imprimer un mouvement de rotation à votre assiette, qui tournera d'autant plus longtemps que le frottement est presque nul au point de contact avec l'aiguille.

LES PREMIERS SOINS

LE MAL DE MER

Symptômes.—Le mal de mer consiste en une série d'accidents (vertiges, pâleur, mal de tête, crachotements et salivation, sueurs froides, nausées, vomissements, angoisses et anxiété respiratoires, prostration extrême, etc.) qui affectent les nouveaux embarqués. Ces accidents ne sont point, en général, très graves par eux-mêmes ; on s'habitue peu à peu aux mouvements d'un navire. Toutefois, il y a des personnes qui ne cessent de vomir tout le temps qu'elles sont en mer ; chez elles, il peut se produire un état de marasme et de débilité inquiétant.

En attendant le médecin.—Faire un repas suffisant avant de s'embarquer, se serrer fortement la taille à l'aide d'une ceinture, garder au début la position horizontale, prendre du champagne frappé, du bouillon froid, des aliments légers ; s'accoutumer lentement, en se couchant de temps à autre, aux oscillations du navire. Nous avons vu deux ou trois pilules d'un centigramme d'extraît d'opium, prises à une heure d'intervalle, agir d'une manière avantageuse sur des sujets nerveux. S'il ne s'agit que d'une courte traversée, le chloral, à la dose de trois ou quatre grammes, paraît avoir une action salutaire et procure un sommeil qui n'est pas troublé.

LE BON CONSEILLER.

Les plus grands théâtres du monde sont : le Grand Opéra Hall, Nouvelle-Orléans, 2,500 personnes ; l'Académie de Musique de Paris, 2,100 ; Covent Garden, Londres, 2,684 ; La Scala, Milan, 2,113 ; Adelphi, Chicago, 2,234 ; Alexandria, Saint Pétersbourg, 2,330 ; Académie de Musique, New-York, 2,526 ; Théâtre de Boston, 2,972 ; Académie de Musique, Philadelphie, 2,865 ; Stadt-Theater, New-York, 3,000. Le Colysée de Rome pouvait contenir 80,000 personnes.